

Gens d'ici



La poétesse a toujours souffert de « langueur », un genre de dépression récurrente.
(Portrait par Jean-Baptiste Biscarra, Musée Masséna, Nice)



C'est dans une maison de la place Victor aujourd'hui place Garibaldi que naquit Agathe-Sophie Sasserno en 1810. En fond, la porte de Turin, aujourd'hui démolie.
(Illustration de 1845)

Agathe-Sophie Sasserno

LE ROMANTISME AU FÉMININ

Malgré la pureté de son français, la richesse de sa prose, la variété de son œuvre et sa sensibilité, cette poétesse est, aujourd'hui, injustement oubliée. Elle est pourtant une figure majeure de Nice, ville qu'elle aimait beaucoup.

Fille du lieutenant-colonel Louis Sasserno, ancien aide de camp du maréchal Masséna et de Marie-Sibille Chartroux, Agathe-Sophie naît dans une maison de la place Victor, actuelle place Garibaldi, le 3 octobre 1810. Marquée par le récit des campagnes militaires que lui fait son père devenu aveugle, elle lui écrit, à 14 ans, *Le Chant du vieux soldat*, huit strophes à huit alexandrins aux accents patriotiques. Cette œuvre précoce révèle un certain talent et lui vaut de nombreux éloges, ce qui la conforte dans cette voie. Dès lors, elle se consacre aux études pour approfondir ses dispositions pour la poésie.

Un talent inné et une vie d'écriture

Enfant, elle possède un caractère doux et sympathique. Plus tard, c'est une jolie femme au visage fin, à la coiffure et aux toilettes sobres et de bon ton. Mais une étonnante tristesse et une profonde mélancolie se dégagent de son regard. Les œuvres d'Agathe-Sophie dénotent une forte culture littéraire et une solide connaissance de la prosodie. À un âge où les au-

tres ne songaient qu'aux plaisirs de la vie, elle entretient une correspondance avec Lamartine, Victor Hugo ou encore Alexandre Dumas... Puis elle devient membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, de l'Académie royale de Turin et pensionnée à l'Ordre du mérite civil. Bien qu'elle écrive en français et qu'elle nourrisse un réel attachement à Nice, elle se considère comme italienne. D'ailleurs, elle va dédier certaines de ses œuvres au roi de Sardaigne Charles-Albert, qui lui fait parvenir de nombreux témoignages d'estime et des distinctions.

Une œuvre de passion romantique

La poétesse niçoise incarnait parfaitement le courant romantique : « J'ai vécu pour souffrir, chaque instant de ma vie fut marqué par la douleur », a-t-elle dit. Il semble aussi qu'elle n'a jamais connu l'amour charnel et qu'elle le trans-

cevait en un amour mystique. De fait, ses poésies racontent amèrement les passions, les désenchantements qui affligeaient son esprit et son cœur, sans oublier l'honneur et un engagement nationaliste.

Comme elle l'a écrit à l'une de ses plus intimes amies peu avant sa mort, elle souhaitait devenir italienne : « Occupe-toi sans retard de ma nationalité, chère Olympe, je tiens beaucoup à mourir Italienne. » Elle n'eut pas le temps de recevoir la réponse. Mais elle fut exaucée puisque, emportée par une « maladie de langueur et d'abattement », elle s'éteint, le 6 juin 1860, une semaine avant le rattachement du Comté de Nice à la France. Elle est enterrée au cimetière du Château à Nice où une place et un établissement scolaire privé portent son nom. Toute sa vie, elle se donna totalement

« J'ai vécu pour souffrir, chaque instant de ma vie fut marqué par la douleur »

à la poésie mais ses sentiments se déclinèrent en notes plaintives, passionnées, quelques fois fières et irritées ou humbles et affligées, mais toujours en proie à un désir sans espoir. Pour les historiens, elle sera à jamais « la douce Sapho niçoise »... C'est ainsi qu'ils ont baptisé cette poétesse romantique niçoise qui, bien qu'elle ait joui en son temps d'une grande notoriété, est aujourd'hui oubliée.

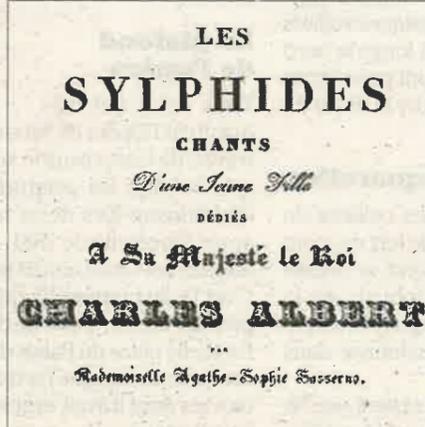
NELLY NUSSBAUM
magazine@nicematin.fr

Sources : Agathe-Sophie Sasserno, *la Sapho niçoise*, Nice historique, 1980.

Une œuvre considérable

Agathe-Sophie Sasserno a écrit énormément et depuis son plus jeune âge. Parmi ses publications, on note *Les Sylphides* en 1838 ; *Ore meste : chants sur l'Italie et poésies intimes et religieuses* en 1846 ; *L'Ange et Minla*, poème lyrique en 3 parties ; *L'Amour, l'extase, la mort* en 1847 ; *Poésies françaises d'une Italienne* en 1854, dont le critique Sainte-Beuve assure la préface, ou encore *Pleurs et sourires* en 1856...

Elle a aussi beaucoup écrit sur Nice, mentionnée dans ses écrits comme « sa patrie ». Elle en évoque paysages, légendes, costumes traditionnels, comme dans *Nice*, publié en 1858, où elle écrit : « O Nice o mon pays Nice o doux sol natal, o ma Nice si belle. » Dans *Pleurs et sourires* (1856), six poèmes sont consacrés à sa ville dont celui intitulé *Physionomies nationales*. Dans *À Catherine Ségurane*, elle célèbre l'héroïsme de la lavandière niçoise. D'autre part, l'unification en cours de l'Italie l'enthousiasme. Aussi, elle écrit des œuvres de circonstance en l'honneur de Garibaldi et de l'unité italienne et en hommage à son cousin le peintre Biscarra. Dans *Glorie e Sventure, chants de guerre de l'indépendance italienne* en deux volumes (1852), elle évoque Anita Garibaldi, démontrant une fois de plus ses aspirations italiennes.



Les Sylphides, chants d'une jeune fille dédiés à sa Majesté le roi Charles Albert écrit et publié à Nice en 1838. (DR)